

*Esthétique du mur géopolitique*, d'Elisa Ganivet, Québec,  
Presses de l'Université du Québec, 2015, 220 p.

Nicolas Paquet

Volume 37, numéro 3, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1053500ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1053500ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquet, N. (2018). Compte rendu de [*Esthétique du mur géopolitique*, d'Elisa Ganivet, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, 220 p.] *Politique et Sociétés*, 37(3), 178–181. <https://doi.org/10.7202/1053500ar>

et de la séparation ou de la centralisation et de la décentralisation», dans la mesure où il «impliquait aussi de proposer un nouveau genre d'arrangements entre les gouvernements provinciaux et le gouvernement fédéral» (p. 106). Ce troisième chapitre porte également sur les modifications que le premier ministre voulait «apporter à l'identité nationale canadienne, jugée trop libérale» (p. 11). Alors que plusieurs observateurs de la scène politique canadienne «avaient l'impression que Harper voulait remodeler l'identité canadienne dans un sens plus conservateur, voire britannique», Boily est plutôt d'avis que l'ancien premier ministre conservateur accordait davantage d'importance à la «dimension nordique du Canada, une région qu'il a visitée avec assiduité tout au long de ses années au gouvernement» (p. 11).

En conclusion, l'auteur pose tout d'abord un regard sur l'élection fédérale canadienne de 2015 et explore quelques pistes dans le but d'expliquer la défaite des conservateurs face aux libéraux de Justin Trudeau. Il constate ensuite que Stephen Harper, qui a souvent été comparé à des présidents américains comme George W. Bush, Barack Obama ou Richard Nixon, semblait plutôt «chercher de l'inspiration politique du côté des démocraties appartenant à la famille des anglo-démocraties», comme l'Australie (p. 139). Finalement, quand Harper a fait son entrée sur la scène politique fédérale, il avait comme «ambition d'être un premier ministre qui bouleverserait l'état de la politique canadienne en étant un premier ministre de transformation» (p. 140). Boily croit que nous pourrions savoir si les conservateurs ont réellement transformé le Canada uniquement quand nous verrons «à quel point le nouveau gouvernement libéral de Justin Trudeau parviendra à rompre avec l'héritage Harper» (p. 144-145).

Cet ouvrage apporte une contribution au champ des études canadiennes et québécoises en présentant la manière dont s'est concrétisée la vision politique de Stephen Harper de 2006 à 2015. La plus grande force de *Stephen Harper. La fracture idéologique*

*d'une vision du Canada* réside dans la volonté de l'auteur de présenter une analyse qui amène le lecteur à réfléchir au-delà des préjugés défavorables qu'il peut entretenir à l'égard de l'ancien premier ministre. En introduction, il rappelle que «Stephen Harper faisait aussi de la politique pour gagner, plusieurs lui ayant d'ailleurs reproché de prendre tous les moyens pour y arriver» (p. 11-12). L'analyse de Frédéric Boily aurait donc pu être enrichie en proposant d'établir le lien entre la vision politique de Stephen Harper et la manière dont les conservateurs se sont attaqués aux trois plus récents chefs du Parti libéral du Canada, c'est-à-dire Stéphane Dion, Michael Ignatieff et Justin Trudeau. En terminant, notons que cet ouvrage présente une analyse accessible qui s'adresse à un lectorat qui possède déjà un certain bagage de connaissances à propos du conservatisme et du fédéralisme au Canada.

Charles-Antoine Millette  
Département de science politique,  
Université du Québec à Montréal  
millette.charles-antoine@courrier.uqam.ca

---

***Esthétique du mur géopolitique***, d'Elisa Ganivet, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, 220 p.

La parution du livre d'Elisa Ganivet tombe à point. À travers le monde, après une période de plus grande ouverture, les frontières semblent perdre de leur souplesse. Plus dures et plus agressives, celles-ci se remilitarisent. Désormais, l'enjeu n'est plus de laisser circuler librement les flux, mais bien de les contenir.

Près de trente ans après la chute du mur de Berlin, il n'est pas étonnant que le thème du mur géopolitique revienne à l'avant-scène de l'actualité internationale. Plusieurs questions politiques contemporaines lui redonnent une certaine importance, qu'il s'agisse des flux migratoires, du terrorisme ou encore du trafic de la drogue. L'examen de la littérature spécialisée permet également de constater que de plus en plus de

chercheurs publient sur le sujet. *Esthétique du mur géopolitique* de Ganivet s'inscrit donc dans ce contexte d'intérêt renouvelé pour la question des murs géopolitiques.

La thèse défendue par l'auteure est que les murs révèlent l'existence de malaises géopolitiques. Selon elle, ils seraient la tentative, plus ou moins adroite, de répondre à des situations perçues comme problématiques aux zones limitrophes ou aux frontières. Cela dit, les murs géopolitiques contribuent aussi à donner, dit-elle, une réalité tangible et géographiquement localisée à des problèmes difficilement perceptibles et diffus. En leur donnant une inscription spatiale et un support matériel, les murs ne viennent-ils pas cristalliser et délimiter des zones de tension souvent floues? Bien que les murs géopolitiques n'activent pas à eux seuls les passions politiques, il est vraisemblable qu'ils contribuent néanmoins à les exacerber.

Ganivet observe que les murs ne sont jamais totalement étanches et qu'ils finissent toujours par tomber. Malgré tout, ils peuvent être décrits comme des réponses étatiques imparfaites à des réalités complexes et ambiguës. Confrontés à leur incapacité à faire face à certains problèmes politiques persistants, des États en viennent à recourir aux murs géopolitiques. Avec les murs, il n'est plus question de l'immigration illégale, de l'enlèvement d'un conflit ou encore du trafic des stupéfiants; il est question, comme par métamorphose, de la violation d'une délimitation physique, qui ne peut que venir légitimer l'intervention, souvent armée.

En ce sens, si les murs-frontières constituent, sur le terrain, des artefacts indéniables d'une situation immaîtrisée, voire d'une impasse historico-politique, ils sont aussi des gestes esthétiques, initialement politico-militaristes, mais dont la signification est souvent détournée par l'activisme artistique et pacifiste. À travers l'étude de cas de trois murs géopolitiques – le mur de Berlin, la barrière de séparation entre Israël et l'Autorité palestinienne, et la frontière de sécurité entre le Mexique et les États-Unis –,

Ganivet rattache l'art contemporain à la géopolitique. Elle demande: pourquoi le mur est-il présenté comme une solution dans l'histoire? Dans quel contexte géopolitique peut naître un mur? Quelles sont les missions de l'objet-mur? Comment fonctionne-t-il? Et comment est-il détourné? Enfin, comment fait-il réfléchir les artistes?

Pour Ganivet, les murs posent le problème de l'unilatéralité. Ils réduisent à néant les droits à la libre circulation, à l'asile et à la nationalité, pourtant reconnus dans la Déclaration universelle des droits de l'homme. Plus encore, ils dénie le droit à l'étranger d'exister. Ethnocentriques, les murs constituent des formes de rejets des mœurs et des coutumes de ceux qui ne sont pas de notre culture. En d'autres termes, les murs représentent, pour l'auteure, la démonstration massive de l'asymétrie de puissance entre les peuples.

Utilisée depuis toujours pour se protéger et se défendre, la matérialité archaïque du mur semble toutefois inconciliable avec l'image du monde postmoderne et hyper-technologique qui est le nôtre. Mais, comme le note Ganivet, le mur a toujours favorisé simultanément l'expression artistique et les dénonciations diverses. Événement géopolitique à part entière, il n'est pas étonnant que le mur serve aussi les desseins contestataires.

Suivant une approche dite psychogéographique, proche de l'écrivain et théoricien situationniste Guy Debord, Ganivet explore, dans cet ouvrage – qui est aussi un dérivé de sa thèse de doctorat –, les effets du milieu géographique sur le comportement des individus. Pour elle, le mur géopolitique est à rapprocher de l'univers carcéral et de la pensée biopolitique du philosophe Michel Foucault. En ce sens, elle croit que le mur est une partie d'un dispositif d'enfermement plus large. L'objectif: le contrôle des populations.

Dans une première partie, Ganivet s'attarde au cas du mur de Berlin. Celui-ci résume, pour elle, l'esthétique géopolitique du vingtième siècle. Symbole de la coexistence pacifique durant la guerre froide, et

érigé pour empêcher le passage des Berlinoïses de l'Est vers l'Allemagne de l'Ouest, le mur de Berlin voit le jour dans une logique antimigratoire de nature idéologique et économique. Réponse à l'exode, Ganivet remarque que le mur de Berlin devient aussi, dans le temps, une source d'inspiration pour les artistes : dessins, peintures, photographies et performances. À l'Ouest, le ton des artistes indique une césure de la ville de Berlin, la militarisation du paysage et la séparation des familles ; à l'Est, la contestation artistique est plus mélancolique et souffrante, contrainte par la culture artistique communiste et la peur de la Stasi. L'analyse de la production artistique, réalisée par l'auteure, montre que si le mur de Berlin répond à des considérations géopolitiques, les manifestations artistiques qu'il inspire sont aussi des tentatives de libération, à la fois proliférantes et sans illusions.

Dans une deuxième partie, Ganivet aborde les cas de la barrière de séparation entre Israël et l'Autorité palestinienne et de la frontière de sécurité entre le Mexique et les États-Unis. Cette fois-ci, elle voit dans ces exemples des matérialisations localisées de l'esthétique géopolitique du vingt et unième siècle. Dans le premier cas, le mur représente une annexion unilatérale des populations palestiniennes à l'État d'Israël. Retranchant, par endroits, de dix à vingt kilomètres de territoire en Cisjordanie, le mur vise officiellement à protéger et à faciliter l'accès aux colonies juives, mais il contribue aussi, dans les faits, à faciliter le contrôle et à limiter les déplacements palestiniens. D'un côté, la construction est présentée comme une barrière de sécurité et, de l'autre, comme un mur de séparation et de la honte. Cette présentation contrastée sur le plan discursif n'est pas sans lien avec l'occupation des territoires palestiniens par Israël, la multiplication des colonies juives et la persistance des camps de réfugiés. Dans ce contexte quasi carcéral – qui rappelle l'Holocauste des juifs et les ghettos européens –, les graffitis de certains artistes se transforment, pour ceux qui les regardent, en occasions de fuite momentanée ou d'exil

précaire, remarque Ganivet, qui montre ici que si la barrière a pour rôle de régler ou de cacher certains problèmes géopolitiques persistants entre Israël et la Palestine, elle contribue également à accroître les tensions entre Israéliens et Palestiniens et à faire proliférer les images du conflit.

Dans le deuxième cas, la frontière de sécurité entre le Mexique et les États-Unis est à replacer dans un contexte marqué par l'affluence illégale d'immigrés d'origine mexicaine. Les États-Unis représentent en effet une utopie accessible pour nombre de Mexicains : l'*American Dream*. Et les *maquiladoras* ne permettent pas, à elles seules, de contenir l'immigration. Symbole à franchir, note Ganivet, le mur est associé à la délimitation d'une territorialité capitaliste. D'un côté, le migrant est fasciné par la puissance économique américaine ; de l'autre, il est attaché au territoire mexicain qui est le sien. Hybride, l'espace transfrontalier qui en découle, ainsi que les manifestations artistiques auxquelles il donne lieu, révèlent une interdépendance entre les deux pays, qui dépasse de loin l'Accord de libre-échange nord-américain (ALÉNA). En fait, l'analyse de la production artistique effectuée par l'auteure révèle un espace contradictoire, fait de malentendus, marqué par le travail abusif et la violence des narcotrafiquants. Le fantasme y détrône la réalité et pousse au métissage des identités, pour ceux qui partent autant que pour ceux qui restent.

Alors que la mondialisation entre dans un moment paradoxal, où les intérêts économiques s'internationalisent, mais où semble reculer l'universalité des valeurs, l'ouvrage de Ganivet vient jeter un éclairage original sur les murs géopolitiques comme problèmes politiques contemporains. L'élection de Donald Trump, aux États-Unis, vient d'ailleurs confirmer l'importance de la réflexion politique sur cet enjeu. Dès lors, le livre d'Elisa Ganivet constitue un outil précieux pour aborder cette question délicate et maintenant incontournable. Au final, *Esthétique du mur géopolitique* intéressera les universitaires soucieux de géopolitique, mais aussi les différents spécialistes du

domaine des arts ainsi que les journalistes qui couvrent l'actualité internationale.

Nicolas Paquet

Doctorant, École supérieure d'aménagement  
du territoire et de développement régional  
(ÉSAD)

Membre étudiant du Conseil québécois  
d'études géopolitiques, Université Laval  
nicolas\_paquet@hotmail.com

---

***Fascist Interactions. Proposals for a New Approach to Fascism and Its Era, 1919-1945***, de David D. Roberts, New York et Oxford, Berghahn, 2016, 319 p.

L'histoire comparée des fascismes s'est consolidée comme champ d'étude entre les années 1970 et 1990. Un des fondements sur lesquels se sont construits les « fascist studies » est la distinction, théorisée par Juan Linz, entre les totalitarismes, desquels le fascisme serait un type, et les autoritarismes, qui toléreraient un « pluralisme limité ». Certains chercheurs, Emilio Gentile en tête, ont mis de l'avant l'idée de « religion politique » pour distinguer ces catégories. D'autres, comme Roger Griffin, ont remis en question l'idée que le fascisme serait intrinsèquement et ontologiquement totalitaire. La typologie de Linz a cependant inspiré la grande majorité des chercheurs, qui ont jusqu'à récemment considéré le fascisme comme un phénomène différent par nature des dictatures qui ont vu le jour entre les deux guerres mondiales, comme celles de Miklós Horthy en Hongrie, d'Engelbert Dollfuss en Autriche, de Ioánnis Metaxás en Grèce et de Francisco Franco en Espagne.

Au cours des dernières années, plusieurs chercheurs se sont montrés insatisfaits face aux approches qui font une distinction hermétique entre autoritarisme et totalitarisme. Ces historiens notent que l'analyse du phénomène fasciste bénéficierait de la comparaison avec un plus large éventail de conceptions autoritaires de droite, et que les dictatures non fascistes ne peuvent être comprises sans référence à un processus de fascisation de la politique conservatrice dans les années 1920 et 1930.

C'est dans ce contexte qu'est publié l'ouvrage de David D. Roberts, *Fascist Interactions*. Ce dernier apporte des éléments clés à la discussion théorique sur l'histoire du fascisme et de son époque, à partir d'une réflexion prenant en compte un éventail impressionnant d'écrits. La thèse de Roberts est que la recherche de la vraie nature du fascisme est contre-productive et qu'il est préférable de considérer celui-ci comme un objet disputé, à l'interne comme à l'externe, et dont le devenir fut incertain pendant toute la durée de son histoire. Pour rendre compte du caractère disputé et « open-ended » du fascisme, l'auteur propose de se concentrer sur les interactions à travers lesquelles les trajectoires du fascisme et d'autres phénomènes politiques de son époque se sont tracées. Roberts présente quatre types d'interactions pour démontrer la pertinence de son approche : l'interaction au sein de la droite à l'échelle nationale ; l'interaction à l'échelle internationale au sein de ce qu'il qualifie de nouvelle droite – et qui inclut le fascisme et les mouvements et régimes autoritaires ; l'interaction entre les fascistes et les démocraties libérales ; et l'interaction avec la gauche. À l'échelle nationale au sein de la droite, l'historien montre que la prise du pouvoir des fascistes à travers des alliances avec la droite conservatrice, l'absorption des uns par les autres ou la suppression d'un mouvement fasciste par un régime autoritaire, s'inscrit dans des stratégies concurrentes dont il est parfois difficile, voire impossible de distinguer les succès et les échecs. La droite monarchiste a-t-elle neutralisé le fascisme de *Falange Española* dans l'Espagne des années 1930 en adoptant une part de ses idées et de son discours ? Le parti de José Antonio Primo de Rivera a-t-il au contraire réussi à imposer ses idées en devenant une force incontournable à l'intérieur du camp nationaliste lors de la guerre civile au point de devenir l'un des fondements du parti unique du régime franquiste ? Il y a sans doute un peu de vrai dans chacune de ces propositions. Roberts prétend qu'il n'est pas possible de trancher sur de telles questions et que le plus éclairant reste d'observer et de contextualiser les